

Grand-mère, que veux-tu ?

Il marche. Route inondée de soleil. Sa canne (sa troisième jambe, comme il l'appelle ironiquement) précède chacun de ses petits pas laborieux. Son ombre, tel un faux frère hostile agrippé à sa cheville, semble le tirer en arrière. Mais sa décision est prise ! Rien ne l'arrêtera. Alors, silhouette voûtée, bancale, il avance à un rythme lent mais régulier. Il longe sagement le trottoir, se concentre sur l'interminable ruban de bitume qui s'étire devant lui. Quelle distance à parcourir avant d'atteindre la rivière ? Et de combien de temps dispose-t-il pour y parvenir ? Il n'a pas les réponses à ces questions délicates. E les repousse donc avec fermeté et ramène ses pensées à son unique objectif, l'endroit paradisiaque où il se baignait avec Jeanne à l'aube de leurs vingt ans. Il sourit à l'évocation de cette nature tant aimée : le courant qui file emportant la feuille morte ou la marguerite effeuillée ; le héron, maître des lieux, proie dans le bec ; le saule-pleureur courbé au-dessus de l'onde fraîche et claire... Que de souvenirs heureux ! Mais pour l'heure il s'agit seulement de mettre avec obstination la route sous ses pas.

Il marche donc. Sur l'asphalte. S'évite de monter et descendre la marche que représente le trottoir. Pas si haute. Trop haute ! Il atteint le bout de la grande ligne droite entre crainte et incertitude. Il aurait dû obliger ses pieds gonflés d'œdème à entrer dans ses mocassins usés. Les vieilles charentaises ne le conduiront pas jusqu'au bout de son voyage. Il aurait dû enfoncer sur son crâne dégarni la casquette que Jeanne lui a offerte, autrefois, et qui l'aurait mis à l'abri de ce soleil encore chaud de la Saint-Martin. S'entraîner, dans sa chambre, à se déplacer sans le déambulateur. Chercher plus haut sur le trottoir l'ombre des acacias (mais, que voulez-vous, à son âge, chaque pas compte), Il aurait dû dire au revoir à... Cette pensée l'arrête net. Il fouille sa mémoire, ne trouve personne à qui dire au revoir ! Il secoue la tête, rejette la monstrueuse solitude, se recentre enfin sur son objectif ! Progresser vers la Vienne ! Il étend le bras, pose la canne sur le bitume, une cinquantaine de centimètres plus avant. Et recommence encore et encore. Puis se produit une chose bien étrange : ses vieilles oreilles tintent de rires cristallins. Devient-il fou ? Il relève les yeux. Et à cet instant les voit.

Grand-mère, que veux-tu ?

Trop facile ! Même pas drôle ! Le plus simplement du monde, elles sont sorties, épaule contre épaule, synchronisant leurs pas, franchissant d'un même élan le portail vert et l'interdit. Et les voilà dehors. La route inondée de soleil déroule devant elles son ruban gris. La facilité avec laquelle leur projet a pris forme les tétanise quelques instants sur le bord de la chaussée, à l'angle de la rue. Ainsi donc, personne ne les a vues partir ? Ne les appelle ? Ne s'inquiète ? Le succès de leur entreprise vrille leur ventre, noue leur gorge ! Impossible de reculer maintenant ! Elles s'interrogent du regard, espèrent secrètement trouver dans les yeux de l'autre des larmes naissantes ou quelque signe de renoncement. Mais elles sont encore petites et ne savent pas interpréter les expressions du visage. Alors pour ne pas être, des deux, la dégonflée, la lâcheuse, esquissent un sourire encourageant; se donnent la main, tournent le dos à l'école et prennent la route. Alexia reprend leur litanie enfantine :

- Grand-mère, que veux-tu ?*
- Je veux aller à la maison !*

Pour quoi faire ?

Un gâteau au chocolat !

Leurs pas se calent sur le rythme de la comptine. Oublié le portail vert ! Oubliées les maîtresses et la récréation ! Oubliée la peur ! Deux fillettes de six ans se font la malle en chantant, savourent leur liberté toute neuve ! Bien sûr, l'asphalte déverse son flot de véhicules. Monsieur X, au volant de son 4X4 gris métallisé s'étonne de devoir s'écarter pour ne pas frôler les fillettes :

- Bon sang ! Mais qu'est-ce que... ? Devraient pas être à l'école, ces gamines ? Tout de même... Seules sur la route... à leur âge !*

Mais Monsieur X a tant de choses importantes à accomplir ! Il trace son chemin. Madame Y qui revient du supermarché dans sa mignonne petite Clio rouge trouve elle aussi cette rencontre bien étrange. Mais que voulez-vous, les surgelés ne peuvent attendre ! Monsieur Z doit livrer ses colis en temps et en heure. Il travaille, lui !

tout un chacun frissonne, tout un chacun tressaille devant cette anomalie, deux enfants marchant main dans la main sur le bord de la route, mais tout un chacun s'empresse de fermer les yeux !

Grand-mère, que veux-tu ?

- *Grand-mère que veux-tu ?*
- *Je veux marcher sur la bordure du trottoir sans tomber !*
- *Pour quoi faire ?*
- *Pour faire comme au cirque !*

Alexia lâche la main de sa comparse et joue les funambules. Les bras en balancier, elle pose délicatement un pied devant l'autre. Dans son imaginaire, le bord du trottoir est aussi fin et flexible qu'un fil. Elle peine à garder son équilibre. Elle rit. Son amie avance côté chaussée au même rythme qu'elle et la pare gauchement. Elle rit.

A cet instant, ses vieilles oreilles tintent de rires cristallins. Il relève les yeux, les voit, chemisier bleu et jupette à carreaux pour l'une, robe de coton bleu marine, noeud blanc dans les cheveux pour l'autre. Elles jouent ! Elles jouent au bord de la route ! De nombreux véhicules les croisent, les frôlent. Il doit agir. Vite ! Avant que... Ses trois jambes s'emballent dans leur direction alors même que sa tête bouillonne. Est-ce qu'on est mercredi ? C'est bien le mercredi que les enfants n'ont pas classe ? On est... vendredi ! Il n'en doute plus : il a justement choisi de partir ce vendredi, jour de congé de la si mignonne petite Solange (il ne voulait pas lui causer des ennuis). Son regard, anxieux, cherche à distance quelque adulte responsable des deux enfants. En vain. Pas âme qui vive dans le quartier ! Il comprend que lui seul peut mettre les fillettes à l'abri. Il réfléchit ! Elles se sont peut-être enfuies de l'école ? A quelle distance se situe l'école ? En fait, il ignore où se situe l'établissement scolaire. Et s'il les conduisait à la maison de retraite ? Le personnel saurait quoi faire. Mais c'est loin, trop loin pour qu'il envisage d'y retourner ! De toute façon, le plus urgent est de les approcher ! Sans les effaroucher ! Ah, si seulement Jeanne était près de lui ! Elle en connaissait un rayon sur les enfants, sa Jeanne ! Elle aurait pris la situation en main. Bientôt, il se retrouve à leurs côtés, si essoufflé qu'il ne peut articuler un mot. Il improvise une barrière avec sa canne entre la route et leurs corps frêles. Elles se statufient, l'observent avec incrédulité. Que leur veut ce vieil homme qu'elles n'ont même pas vu arriver ? Ils sont trois maintenant sur la route. Les coups de klaxon se succèdent. Dans les véhicules, les

Grand-mère, que veux-tu ?

conducteurs vocifèrent, lèvent les bras au ciel. Alexia n'a pas repris pied dans la réalité. Elle chantonne un nouveau :

Grand-mère, que veux-tu ?

Il balbutie sur l'air de la comptine :

- Je veux jouer avec vous ! Mais d'abord nous devons grimper sur le trottoir. Les fillettes dévisagent le vieil homme.
- Tu veux jouer avec nous, ose Alexia, mais tu ne peux pas voyons, tu es en chaussons !

Il sourit, les oblige, en les poussant doucement avec sa canne, à monter sur la bordure, à s'éloigner du trafic le plus possible.

- Je pourrais vous raconter une histoire, propose-t-il, enchanté par la candeur enfantine qui ne s'étonne pas de son grand âge, mais remarque un détail incongru. Installons-nous là.

Il lâche sa canne, se laisse choir sur une motte de terré qui accueille un acacia et son ombre salvatrice. Il ne pourra pas se relever, c'est certain, mais qu'importe ! Elles s'installent en tailleur près de lui. Si petites. Si fraîches. Si candides. Il improvise :

- Il était une fois une route tellement longue que celle ou celui qui la mettait sous ses pas ne pouvait plus s'arrêter de marcher. C'était comme un mauvais sort jeté par une méchante sorcière.

Il s'interrompt, à cours d'idée, et reste bouche ouverte. Sur le trottoir d'en face des blouses blanches accourent et gesticulent. Puis des pneus crissent, des portières claquent. Soignants de tous grades, directeurs, institutrices, cantinières, tous convergent le plus vite possible vers le groupe de fugueurs ! La croisée des chemins. Chaque camp - celui de la jeunesse comme celui de la vieillesse - désire récupérer son « bien ». Le désordre règne en maître, la cacophonie semble à son comble. Une femme s'agenouille devant les fillettes, leur prend la main, éclate en sanglots :

- On vous cherche partout... La peur qu'on a eue... Vous ne vous rendez pas compte ! C'est grave ! C'est très grave, ce que vous avez fait ! Vous étiez sur la route !

Lui ne répond à aucune question, se mure dans le silence, pense à Jeanne, se remémore le jour d'automne où il était venu l'attendre à la fin des cours. Il était en avance et

Grand-mère, que veux-tu ?

l'avait discrètement observée par la fenêtre ouverte de sa classe. Elle lisait une histoire à ses élèves, attentifs derrière leurs pupitres. Il avait savouré l'ambiance feutrée de l'instant. Mais voilà que sur le visage aimé, se superpose celui décomposé de la maîtresse qui découvre, en rentrant de récréation, deux chaises vides, abandonnées. Comme elle a dû trembler pour les petites, et se culpabiliser. D'ailleurs, la voilà qui sèche maladroitement ses larmes dans la manche de sa robe et s'approche de lui.

– Merci, Monsieur, vraiment merci. Vous les avez peut-être bien sauvées. Alors que des mains solides s'emparent de sa personne, le hissent, le soutiennent. Il se souvient alors de sa propre fugue.

– Ne croyez pas ça, Madame, c'est exactement le contraire, c'est elles qui m'ont sauvé. Elles m'ont empêché de poursuivre ma route. Vers la rivière... Vers de funestes, bien funestes projets